

# INTERVIEW: FRANÇOIS GÉNOT

Bonjour François Génot. Vous vivez et travaillez en Alsace, à Diedendorf. Très actif sur la scène artistique depuis 2005, vous avez déjà pris part à de nombreuses résidences et expositions, dont quatre projets en collaboration avec le CEAAC : une exposition personnelle (*Les Commensales* en 2015) au sein de l'Espace international, deux expositions collectives (*Systémique* en 2015 et *Wanderung* en 2013), ainsi qu'un programme de résidence à Berlin en 2014. Vous enseignez également le dessin depuis 2016 à l'École Supérieure d'Art de Lorraine à Metz.

Aujourd'hui, nous vous retrouvons à nouveau au sein du Centre d'art dans le cadre de l'exposition *Des herbes folles*. Vous y présentez plusieurs de vos travaux aux techniques plastiques riches et diversifiées (dessin à l'encre et au fusain, faïence, éléments végétaux) mais qui abordent les contours d'un même sujet : celui de l'interaction du végétal et du vivant avec nos espaces anthropiques.

Depuis de nombreuses années, vous explorez différentes façons d'utiliser des éléments végétaux dans vos œuvres. Vous fabriquez par exemple vous-même votre fusain à partir de branches et de brindilles de diverses espèces végétales en les soumettant à la combustion, créant ainsi votre propre matière première durable. Comment vous est venue l'idée d'intégrer ce processus à vos créations ?

Ce processus est né d'un souci d'immersion dans les milieux investis et de ce que je pouvais apprendre des éléments en présence. C'est une démarche empirique de proximité avec la matière vivante.

En réalisant les fusains à partir des végétaux qui constituent les espaces que je souhaite représenter, je tente d'entretenir une collaboration active avec le milieu. Il s'agit souvent de friches, de haies, de « tiers paysages », de zones intermédiaires qui subissent les allers et retours de nos aménagements anthropiques. En transformant ces fragments de paysages voués à disparaître en



François Génot, *L'Hôtel aux oiseaux n°2 (détail)*, 2020, fusain de lierre sur papier, 200 x 150 cm, © R. Görden

un outil artistique, je charge les dessins de la mémoire carbone des lieux. Par ailleurs, ces processus deviennent systématiques dans ma pratique. J'affirme par là l'idée d'autonomie et d'une conscience des matériaux qui constituent les outils et font naître les formes ; une manière d'être (le) vivant.

**Votre œuvre *L'Hôtel aux oiseaux* est un diptyque composé de deux grands formats dessinés à base de lierre carbonisé. Le premier format, sur papier, représente un bosquet dont est issu le lierre en question. L'autre, appliqué directement sur le mur du Centre d'art, est un monochrome réalisé à partir du même matériau. Il en résulte un immense rectangle noir.**

**La représentation du bosquet de lierre recouvre et envahit la quasi-totalité de la surface du papier. L'aspect *all-over* de la composition nous fait basculer dans une véritable jungle à la prolifération abondante. Pourquoi un tel foisonnement ? Est-ce la perception du site naturel que vous avez souhaité retranscrire ici ?**

Ce foisonnement est récurrent et fondateur de ma pratique et du regard que je porte sur mes environnements quotidiens. La question du point de vue et de son décentrement permet de bousculer les échelles et de basculer dans

le motif, dans l'idée de ces broussailles, de ces entrelacs, qui de la touffe d'herbe à la jungle en passant par un bosquet de ronce ou un terrain vague permettent de restituer la vitalité des éléments en présence en offrant des pas de côtés. Je mets le regard à portée d'un seuil, d'une frontière pour inviter à pénétrer la prolifération du vivant et ne pas rester à distance. Devenir oiseau, mulot, insecte ou chevreuil en quittant les sentiers délimités. Prendre les chemins de traverse et faire une expérience sensible à l'échelle du corps.

La photographie joue un rôle important dans ma manière d'appréhender les lieux que je traverse. Je capte mes sujets de manière dynamique, en suivant les sentes par exemple, en passant de l'autre côté des palissades ou en quittant les routes.

Ces fragments saturés d'herbes folles ou de noir tendent à dire qu'on se trouve déjà en dedans, en dessous ou parmi, et non plus devant, à distance. C'est une manière de rejouer l'expérience des lieux dans le choix du cadrage, le choix du motif. *L'Hôtel aux oiseaux* se nomme ainsi car ces bosquets de lierres sont de véritables habitats et ces dessins tentent un rapprochement avec les autres mondes du vivant.



François Génot, installation de diverses œuvres, 2020, vue d'exposition *Des herbes folles*, CEAC ©R. Gorgen

**Le monochrome, seconde partie du diptyque, détonne et intrigue par une présence plus radicale et abstraite. À la suite de la représentation du bosquet, pourquoi avoir choisi de réaliser cette seconde partie uniforme ?**

Le monochrome reprend de manière arbitraire le format du dessin figuratif, peut-être pour évoquer l'étalonnage d'une pratique mouvante et en évolution. Je constitue depuis quelques temps une bibliothèque carbone en archivant des fusains de tous les végétaux que je rencontre, à la

fois comme de potentiels outils de dessin, mais aussi comme des objets qui par leur matérialité et leur nature témoignent de la mémoire vivante des végétaux et des lieux dans lesquels ils ont été prélevés. C'est donc une nouvelle manière d'envisager le dessin que de dresser une surface de carbone pur pour traduire de manière concrète l'état de la matière hantée par la vie résiduelle. En regardant de plus près il ne s'agit pas vraiment de monochromes mais d'un grain vibratoire qui réagit aux aspérités des murs qui les reçoivent et qui par leurs défauts et leurs états

modifient la régularité attendue du geste du recouvrement. Ces surfaces s'activent ainsi de présences qui même si elles sont dues à la matérialité des murs permettent de saisir autrement l'aura des essences de chaque outil fusain.

**Vos créations représentent souvent les espaces naturels dans lesquels vous vous êtes rendus pour récupérer les éléments végétaux. Ces éléments qui ont eux-mêmes permis à l'œuvre de prendre forme. À la façon d'une mise en abîme, le signifiant devient ainsi signifié. Est-ce un moyen pour vous de rendre plus tangible, plus palpable les lieux sur lesquels vous vous êtes rendu ?**

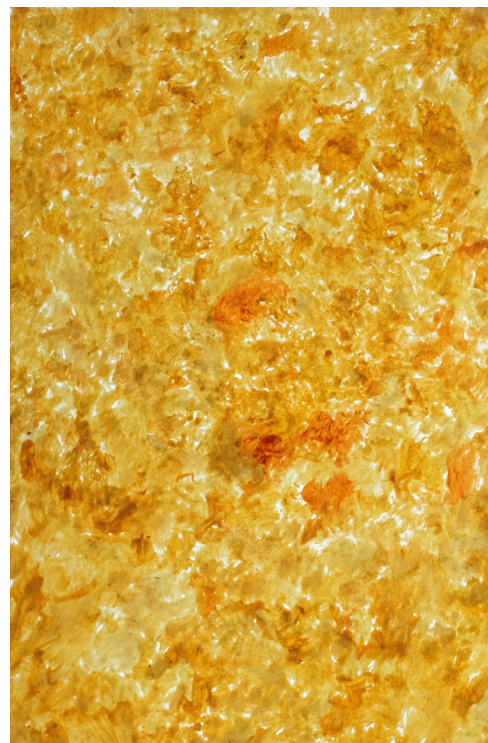
Je tente de renverser le regard que je porte aux espaces naturels au quotidien afin de déjouer cette mise à distance dont je parlais précédemment. Il s'agit de considérer tous les espaces comme potentiellement animés ou traversés par le vivant. Cette manière de considérer mes environnements me permet de rester en alerte, en éveil et attentif à tout un ensemble de signes, de matières, de formes, de phénomènes qui alimentent autant ma pratique que ma manière de vivre ces expériences. Il y a effectivement une hybridation, une alchimie qui s'opère entre la source et la trace, entre l'expérience de terrain et sa traduction plastique

puisque le sujet tend à devenir le processus, le processus induit la forme. Alors quand la forme est chargée du sens c'est bien une manière de nous rendre sensible à l'expérience initiale ou attentif aux dynamiques en présence. En remettant les non-humains au centre des attentions je souhaite adopter une posture critique face à nos modes de perception et nos modes de vie anthropocentriques. Une résistance sensorielle et collabor-active avec les vivants et les saisons.

**Poursuivant ce même principe d'utilisation d'éléments végétaux, une autre de vos créations a été peinte à partir de la sève de chélidoïne : petite fleur jaune dont les propriétés médicinales sont déjà connues pour soigner les verrues. L'œuvre porte le nom de *Grande Éclaire*, un des noms vernaculaires de la fleur. Cette appellation est rattachée à de nombreux mythes et croyances qui ont traversé les siècles (fleur qui redonne la vue, qui transforme des métaux en or, etc.).**

**Au-delà de ses propriétés plastiques, le choix d'utiliser cette fleur soulève-t-il quelque chose de symbolique ?**

Ce n'est pas innocent de retrouver cette plante à travers les usages et les âges de notre histoire. Les humains ont appris à appréhender



François Génot, *Grande Éclaire*, 2020, sève de chélidoïne sur papier, 22 x 14 cm

leur environnement de manière très empirique, en expérimentant, à tâtons. Attirés par des couleurs, des formes, des odeurs, des phénomènes, nous avons multiplié les croyances et tentatives pour comprendre quelle place nous av(i)ons parmi les vivants. Le principe de l'analogie a par exemple donné jour à la théorie des signatures qui nous a fait utiliser telle ou telle plante en fonction de ses caractéristiques formelles pour soigner des organes aux formes similaires.

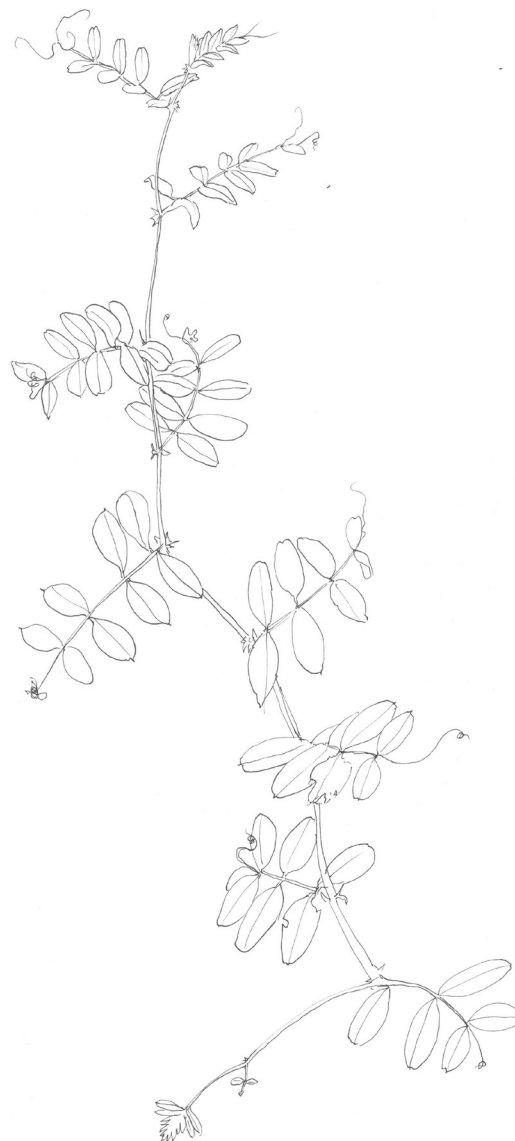
Et bien peut-être est-ce ainsi que je procède en art, en essayant d'abord. La chélidoïne, outre l'incroyable diversité poétique de ses noms communs, a la qualité d'avoir une sève puissante et colorée qui résiste plutôt bien à l'oxydation. En utilisant cette sève comme une encre je joue aussi avec les contraintes induites par l'usage des tiges fraîches comme pinces et donc de devoir apprendre de ces contraintes pour définir les gestes disponibles pour appliquer la sève. La question des écritures m'intéresse beaucoup et devient une sorte de condition spécifique aux éléments utilisés.

**Une autre de vos réalisations présentes dans l'exposition, *Clos sauvage*, a été produite in situ à la suite d'une résidence à Aubervilliers entre 2017 et 2018. Elle nous dévoile une série de dessins réalisés à l'encre représentant une vingtaine d'espèces végétales découvertes sur un terrain vague. Chacun de ces dessins associe un élément végétal au propos d'une personne de passage dans le quartier que vous avez entendu lorsque vous étiez sur place.**

**Conjuguer votre dessin à ces bribes de discussions, était-ce votre attention de départ ? Entre nature et culture, souhaitiez-vous nous présenter d'une certaine façon l'écosystème du quartier ?**

Le projet du *Clos sauvage* était d'habiter un petit coin de rue en friche attenant à un squat dans un quartier en plein programme de réaménagement urbain. En utilisant ce micro espace comme atelier, il s'agissait d'inverser ma position et de regarder la ville depuis ce milieu particulier, d'être la friche. Suite à un inventaire botanique, j'ai décidé de redessiner chaque plante à main levée avec précision et délicatesse afin de me fondre dans le lieu et partager une expérience avec sa diversité botanique. J'ai été surpris par ma propre disparition aux yeux des passants et des activités de la ville.

C'est ça la friche ?



Vicia

Ci-contre : François Génot, *Clos sauvage* (série), 2017, dessins à l'encre sur papier, 41,7 x 29,7 cm et impressions numériques sur papier jaune, 21 x 14,8 cm

J'ai ainsi collecté, comme à l'affût, des bribes, des histoires flottantes qui s'échouaient derrière le grillage recouvert d'ailantes. Ainsi je proposais le postulat que ces plantes aussi éphémères soient-elles, et cet espace aussi dérisoire soit-il (aujourd'hui il a été entièrement rasé et reconstruit), se faisaient l'écho ou le réceptacle des affects et des histoires de mondes divers et variés. J'imaginai ainsi que ce qu'on appelle un écosystème s'avérait être bien plus subtile et complexe que l'on pensait et nourri de multiples échanges interspécifiques.

**Vous semblez davantage vous intéresser aux espaces naturels anthropisés, les plantes n'étant jamais très loin des installations humaines. Est-ce une façon pour vous de témoigner de l'importance de la nature dans notre quotidien ? De nous rendre plus attentif à ces plantes que l'on ne considère que trop peu ?**

Je me pare d'un filtre végétal pour mieux regarder ou comprendre le(s) monde(s) dans le(s)quel(s) nous vivons. La résistance peut

être sensible et poétique, il suffit de reconsidérer les diversités qui peuplent nos environnements. Bien sûr les forêts primaires font rêver mais à l'heure où celles-ci sont en voie d'extinction il me semble urgent de penser autrement et de réfléchir à collaborer et à cohabiter avec les vivants non-humains en commençant par y être attentif, de voir ce que ces présences impliquent et à l'inverse de repenser les raisons de nos usages humains dans tel ou tel milieu.

Alors oui la nature est bien infiltrée dans notre quotidien et vient se nicher en particules sous nos chaussures et en bactéries dans chaque climatiseur du monde ; les vagabondes colorent les villes, les renouées et les ailantes percent le béton et les animaux semblent s'adapter parfois aux situations extrêmes que nous leur avons infligées. Pour autant, cette adaptation n'est effective que sous pression et il faut nuancer ces raisonnements en rappelant que l'urgence est davantage à la pratique qu'à la théorie.

C'est pour cette raison que je regarde et dessine les adventices et les rudérales, que je suis les vagabondes et transforme les caractéristiques des plantes en outil de réhabilitation, d'étendards pour une biodiversité précaire et malade mais puissante et messagère.

**Une dernière œuvre présentée, intitulée *Ronces*, nous dévoile de délicates faïences de feuilles de mûriers sauvages. Au préalable trempées dans de l'argile liquide, ces dernières ont disparu durant la phase de cuisson : ne laissant plus apparaître que leurs fragiles exosquelettes. Ainsi figés, ces éléments évoquent-ils un souvenir, une forme de mémoire des espèces végétales ?**

Travaillant avec le cycle des saisons et la génération-dégénération cyclique des végétaux je me rends attentif à leurs états successifs le long d'une année. De fait, il s'avère que certains travaux deviennent saisonniers et ne soient réalisables qu'à certains moments. En travaillant avec les friches, qui se nomment ainsi justement parce qu'elles sont transitoires, entre deux usages humains, je me suis rendu compte que je captais quelque chose de la vitalité du milieu, une mémoire encore active qui pourrait susciter d'autres « laisser faire », d'autres « besoins d'indétermination ». Ces fac-similés de feuilles de ronces et les autres œuvres en faïence ont cette étrangeté du squelette fantôme, quelque chose d'intermédiaire et fragile, une conscience ténue d'un passage d'état et la certitude d'un nouveau rhizomatique.

**Votre utilisation des éléments naturels est d'une richesse singulière. Vous allez jusqu'à faire intervenir le changement de saisons et le quotidien des animaux et insectes dans vos créations. Cela doit vous demander d'être attentif à la façon dont la vie évolue dans les différents milieux que vous explorez. Comment opérez-vous ce travail de recherches en amont ?**

J'ai cultivé des registres d'attentions qui s'entremêlent au quotidien. De nature impatiente et vivace, je m'ennuie très vite et lorsque j'appréhende un nouvel environnement je le mesure à sa

capacité à laisser de la magie filtrer. En me retrouvant dans un environnement stérile, par exemple, un lieu humain de tentative d'anéantissement du sauvage et de volonté de contrôle, il est nécessaire et excitant de chercher la survivance des vivants. Dès lors, on s'enthousiasme des moineaux qui font leurs courses en volant dans les supermarchés, des acacias ou sureaux qui provoquent nos aménagements. Comment la communauté des invisibles discute-t-elle avec la matière inerte ? Comment les lichens continuent-ils, malgré leur fragilité, à lécher toutes les surfaces ?

François Génot pendant le montage de l'exposition *Des herbes folles*, CEAC, 2020



À cela s'ajoute les attentions que je développe et couple à mes activités rurales du quotidien, de la distillation, de la cueillette des champignons, de la fabrication de jus de pomme, de l'apiculture, du jardinage ou des nombreuses sorties en forêt et chemins de traverse.

C'est ainsi que j'apprends à suivre les évolutions des saisons et les phénomènes qui les caractérisent. Une troisième approche plus spécifique à des contextes de résidences me permet de contextualiser tous ces savoirs et ces méthodes et de les mettre en perspective.

**Pour conclure, pourriez vous nous dire un mot sur vos projets actuels et futurs ?**

Je viens de dresser le portrait d'une démarche qui nécessite toute une vie pour parvenir à la rendre sensible. Je m'emploie à rester attentif et à affiner par cycles mes différents procédés, à les renouveler et à enrichir mon vocabulaire en puisant dans l'infini richesse des mondes du vivant.

Ainsi je travaille avec le gel en hiver, je fabrique des fusains au printemps lors de la montée de sève, je cristallise les formes végétales de l'intersaison dans des barbotines d'argiles provenant de veines locales, je collecte les traces

des scolytes des forêts malades de leur gestion, je trace des lettres de marronniers et des allures d'oiseaux en graines de bouleaux et pars sur les traces des lichens comme des indices pour regarder le monde autrement...

> Entretien proposé par  
Gérald Wagner et Alexis Lebras  
dans le cadre de l'exposition  
*Des herbes folles*, présentée au  
CEAAC du 15.01.21 au 16.05.21

> Site de l'artiste :  
[www.francoisgenot.com](http://www.francoisgenot.com)

François Génot, *L'Hôtel aux oiseaux n°2*, 2020,  
fusain de lierre sur mur, 200 x 150 cm, CEAAC © R. Görger

